Document generated on 04/29/2024 3:34 a.m.

Laval théologique et philosophique

MISSA, Jean-Noël, dir., *Philosophie de l'esprit et sciences du cerveau*

François Mottard

Volume 49, Number 1, février 1993

URI: https://id.erudit.org/iderudit/400747ar
DOI: https://doi.org/10.7202/400747ar

See table of contents

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)
1703-8804 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Mottard, F. (1993). Review of [MISSA, Jean-Noël, dir., *Philosophie de l'esprit et sciences du cerveau*]. *Laval théologique et philosophique*, *49*(1), 163–164. https://doi.org/10.7202/400747ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

direction du mouvement. Mais le concept est-il un simple indicateur ou bien est-il aussi un guide pour la pensée? S'il est un guide, un principe directeur pour la pensée, la logique minimale, logique interne première, ne devrait-elle pas être une logique conceptuelle?

François MOTTARD
Université Laval

Philosophie de l'esprit et sciences du cerveau. Annales de l'institut de philosophie de l'université de Bruxelles, publié sous la direction de J.-N. Missa. Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1991, 162 pages.

Cet ouvrage collectif concerne principalement le rapport et l'apport des neurosciences à la philosophie. L'ouvrage contient une dizaine d'articles illustrant des perspectives très différentes, ce qui représente bien l'éclatement qui règne actuellement dans ce domaine de recherche.

Dans le premier article, P. Smith Churchland s'interroge directement sur le rapport entre les neurosciences et la philosophie. Il s'agit surtout d'un tour d'horizon de certaines recherches en neurosciences qui peuvent avoir des conséquences sur les théories philosophiques. Le rapport entre philosophie et neurosciences n'est cependant pas clairement posé. La version anglaise de cet article était déjà parue en 1990 dans le supplément au volume 16 du *Canadian Journal of Philosophy*.

Le deuxième article, écrit par J.-N. Missa, concerne l'un des problèmes qui a fasciné le plus les chercheurs en neurosciences depuis plusieurs années: les êtres au cerveau divisé. Missa a le grand mérite de poser d'une manière fort intéressante la portée philosophique de ce problème. On sait que dans certaines expériences contrôlées en laboratoire, les personnes au cerveau divisé semblent opérer de manière très distincte avec chaque hémisphère du cerveau. Devrait-on en conclure qu'il y a alors deux esprits dans un seul corps? Le problème peut paraître d'autant plus compliqué que la plupart de ces personnes au cerveau divisé ne se font pas remarquer dans la vie courante par un comportement étrange. Missa soulève le problème de manière admirable. Comment peut-on articuler le problème de la relation corps/esprit avec de telles données? L'A. cherche une solution en discutant la position de Eccles (qui cherche à maintenir l'unité de la conscience) de Gazzaniga, de Pucetti et de nombreux autres.

Ensuite, J.-P. Changeux et S. Dehaene présentent certains modèles neuronaux des fonctions cognitives. La perspective matérialiste de Changeux est déjà bien connue. Le but principal de l'article est de présenter la possibilité de construction d'une théorie de l'intentionnalité, défi constamment lancé au matérialisme. Même si les remarques des auteurs demeurent des plus intéressantes, le projet théorique paraît trop rapidement esquissé pour pouvoir véritablement être critiqué.

L'article suivant, *L'esprit sous-cortical* de M. Dupuis, s'interroge sur le rôle encore obscur de certaines régions sous-corticales dans certaines activités cognitives. L'A. souligne, tout à fait à propos, «la misérable préparation conceptuelle de la clinique» (p. 76) face à l'approche de leurs problèmes. En effet, on retrouve en neurosciences une forte tendance à critiquer les concepts de la philosophie «populaire» de l'esprit (par exemple les concepts de soi, de mémoire, de vie mentale, etc.). Mais que cherche-t-on alors en étudiant le cerveau? Il s'agit sans doute d'un problème majeur des neurosciences à l'heure actuelle. L'A. ne traite pas ici du problème dans toute son ampleur, mais on doit lui reconnaître le mérite d'aborder la question. M. Dupuis cherche donc à redonner une inspiration phénoménologique à son entreprise en s'inspirant ici des premiers travaux de Lévinas. Cependant, les questions fondamentales ne sont peut-être pas traitées à fond (par exemple, l'opposition entre les philosophies de Heidegger et de Lévinas est abordée de manière insuffisante) et la conclusion peut paraître décevante.

La communication de G. Gillet, *Meaning and the Brain — Philosophy and Neuroscience*, aborde le problème d'un point de vue beaucoup plus orienté par la logique. L'A. cherche à rendre compte de la vie mentale en utilisant un concept d'intentionnalité et en adoptant un point de vue «internaliste». L'A. met l'accent sur le rôle du langage qui se manifeste dans un très grand nombre d'activités cognitives. Le sens du langage dans le traitement de l'information venant du monde est interprété comme structure adaptative qui se saisit du monde en termes de *signification*. L'A. cherche à concilier l'opposition de l'universel et de l'individuel en s'inspirant de certains traits de la pensée de Wittgenstein. La thèse d'une adaptation intentionnelle qui se concrétise dans une théorie de la signification rappelant Frege, Wittgenstein et Davidson se présente sans doute comme l'une des thèses les plus pertinentes dans le contexte

contemporain. Les questions philosophiques doivent être posées dans ce contexte, et si l'article de M. Gillet est excellent, on pourrait souhaiter que le rapport entre le langage et l'intentionnalité y soit traité plus à fond. Il semble que l'A. ait tout à fait raison d'affirmer au sujet de la communication: «For this to happen, the thinkers involved must have co-referential access to the items about which those judgments are being made and thus the objects of intentional activity, are not just a matter of individual experience but also appear in the thoughts of others. This creates a sense of objectivity in which I adapt my judgments to something which is mutually accessible to me and you and shape my judgments in terms of shared rules for description and categorisation» (p. 91), mais comment peut-on concilier cette approche de l'intentionnalité et de l'objectivité avec la conception du langage qui se limite à la caractérisation de son aspect social. Et encore, si j'ai un accès intentionnel direct aux objets, comme tout autre, et qu'il s'agit là de la condition de possibilité de la communication linguistique, comment peut-on soutenir en même temps, avec Wittgenstein, que «la pensée est essentiellement l'activité d'opérer avec des signes»? La pensée n'est-elle pas intentionnelle? Il nous semble que dans la perspective philosophique qu'adopte M. Gillet, ces questions méritent d'être posées.

Les trois articles suivants concernent respectivement la *Métaphore cerveau*, où D. Lambert, B. Feltz et G. Thill tente de montrer que le cerveau comme objet d'étude est un objet métaphorique et que la reconnaissance de ce fait ouvre un espace pour la liberté; *L'analyse de la cognition par la psychologie cognitive* de R. Kolinsky et J. Morais qui défendent l'irréductibilité d'un niveau psychologique d'explication des activités mentales; et finalement *Carnap, Fodor et le cognitivisme logique* de B. De Gelder qui reproche à Fodor, à tort ou à raison, d'avoir suivi Carnap en faisant une distinction inacceptable entre observation et théorie.

La communication de P. Engel, *Psychologie populaire et explications cognitives*, concerne une question fondamentale et largement débattue relativement aux types d'explication valide des phénomènes cognitifs. Essentiellement, l'A. discute de l'opposition entre Fodor, plus sympathique aux types d'explication inspirés par la psychologie populaire, et Paul et Patricia Churchland qui rejettent ce type d'explication parce que, selon eux, l'esprit n'opère pas à partir de représentations symboliques. Engel soutiendra que la position de Dennett permet de résoudre cette fausse opposition.

Le dernier article, *Et si demain le cerveau...?* de I. Stengers, propose une critique de l'approche neurobiologique de l'esprit. Le point fort de cet article est de relancer le débat sur l'essence de la science. Qu'est-ce que la science? Voilà bien une question philosophique qui précède tout questionnement d'ordre scientifique. La communication de Stengers suggère encore que la voie critique de la compréhension du rapport des neurosciences à la philosophie dépend de la détermination des questions qui valent comme questions philosophiques. Quelles sont les vraies questions qui nous permettent de comprendre l'esprit?

François MOTTARD
Université Laval

Marcel CONCHE, **Temps et destin**. Coll. Perspectives critiques. Paris, PUF, 1992, 213 pages.

A book that is timely, deep, erudite and elegant should be spared the common indignity of a single, hurriedly remaindered edition. The Presses Universitaires de France therefore perform an important service in bringing out a second edition of Marcel Conche's *Temps et destin*.

Here, buttressed and illuminated by decades of careful reading and critical reflection, is a sustained argument for a re-awakened sense of time as *moira*, an allotment, a lot, a portion, a fate. Professor Conche's masterful epitomes of the doctrines of time and fate of Heraclitus, Aristotle, the Stoics, Descartes, Kant and Bergson are a practical lesson in how to write the history of philosophy. Incisive, elegant, thorough, unpretentious.

The essence of the argument is this: With the waning of Christianity in the West comes the opportunity, even the urgency, of re-assessing the nature of time. Historical time, with its familiar landmarks of wars, dynasties and human achievements, by which we measure our lives, is, of course, fully contained in a more comprehensive biological time, of which our history is only a variant and a part. The latter in turn is situated in a still greater geological time. The end of this regress is the fundamental, the absolute time, the time of all times. That is what the author means by the time of fate (94). Its only metaphysically recognizable characteristics are *ekstasis* (separation of intants) and succession. The idea of other times nested within it leaves an opening both for fate and for freedom. Things historically deter-